

José González-Monteagudo et Julia González-Calderón

## C'est comment l'Amérique ?

Identité irlandaise, témoignage de migration et transition culturelle dans l'écriture autobiographique de Frank McCourt

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

### Référence électronique

José González-Monteagudo et Julia González-Calderón, « C'est comment l'Amérique ? », *Hommes et migrations* [En ligne], 1306 | 2014, mis en ligne le 01 avril 2017, consulté le 06 août 2014. URL : <http://hommesmigrations.revues.org/2798>

Éditeur : EPPD - Cité nationale de l'histoire de l'immigration

<http://hommesmigrations.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://hommesmigrations.revues.org/2798>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Cet article a été téléchargé sur le portail Cairn (<http://www.cairn.info>).



Distribution électronique Cairn pour EPPD - Cité nationale de l'histoire de l'immigration et pour Revues.org (Centre pour l'édition électronique ouverte)

Tous droits réservés

# C'EST COMMENT L'AMÉRIQUE ?

## IDENTITÉ IRLANDAISE, TÉMOIGNAGE DE MIGRATION ET TRANSITION CULTURELLE DANS L'ÉCRITURE AUTOBIOGRAPHIQUE DE FRANK McCOURT

par JOSÉ GONZÁLEZ-MONTEAGUDO, *professeur en sciences de l'éducation, université de Séville (Espagne)*, et JULIA GONZÁLEZ-CALDERÓN, *étudiante de master en littérature espagnole, université de Séville (Espagne)*.

L'écrivain américano-irlandais Frank McCourt (1930-2009) a noué des liens étroits avec New York, sa ville natale. Il en fait le théâtre d'une grande partie de son œuvre autobiographique dans laquelle il passe au crible et avec humour les stéréotypes de la société américaine. À sa critique sociale, il confère le relief de sa propre expérience migratoire – un aller-retour d'une quinzaine d'années – entre l'Irlande et les États-Unis. Une manière de mettre à distance les cultures pour mieux leur rendre hommage.



À 19 ans, Frank McCourt arrive à New York, sa ville natale où il avait passé les trois premières années de sa vie jusqu'à ce que sa famille décide de rentrer en Irlande, d'où étaient originaires ses parents. Dans son livre *C'est comment l'Amérique ?*<sup>1</sup>, McCourt raconte ses expériences en terre promise, incarnée pour lui par les États-Unis. Le roman débute avec le retour de l'antihéros, après tant d'années d'absence, à l'image de l'homme retournant au jardin d'Éden après s'être affranchi du péché originel.

Et il s'agit bien de cela : McCourt se retrouve dans un paradis. Ayant survécu à une enfance pénible, à la fois irlandaise et catholique, il est capable de

vivre pauvrement pendant ses premières années aux États-Unis mais avec le sourire sur les lèvres. L'auteur nous guide à travers les bas-fonds de l'immigré, là où les rêves deviennent réalité : les hôtels miteux, les Portoricains condamnés à une éternelle précarité car porteurs du stigmate indélébile de l'hispanité, la survie en chargeant et déchargeant des marchandises sur les docks de New York et puis aussi le racisme.

Sans cesser de faire sourire tout au long du récit grâce à une attitude positive face aux difficultés et aux problèmes, McCourt réussit à teinter d'ironie, de tendresse et surtout de joie de vivre même les moments les plus pénibles de la narration. Sur le

1. Paris, Belfond, 2000.

ton de la confession et avec un style simple, direct et marqué par le dialogue, il se rapproche du lecteur jusqu'à faire de lui le complice, le confident et le gardien de ses expériences.

Après avoir passé un an en Allemagne à compter des draps et des couvertures, il profite de son statut de vétéran de la guerre de Corée pour commencer

L'auteur nous guide à travers les bas-fonds de l'immigré, là où les rêves deviennent réalité : les hôtels miteux, les Portoricains condamnés à une éternelle précarité car porteurs du stigmate indélébile de l'hispanité, la survie en chargeant et déchargeant des marchandises sur les docks de New York et puis aussi le racisme.

des études à l'université de New York. Il n'a pas le baccalauréat, mais l'Amérique est la terre des rêves.

La doyenne, impressionnée par le fait qu'il ait lu *Crime et Châtiment*, l'autorise à s'inscrire en anglais et en pédagogie. Les mécanismes du rêve américain commencent à se mettre lentement en marche, ce qui devient évident lorsque à l'université McCourt rencontre celle qui deviendra sa femme : Alberta Small, le stéréotype de la jeune et parfaite

Américaine, blonde aux yeux bleus et à la dentition brillante. Elle l'introduit dans une classe sociale profondément américaine. L'auteur a recours aux tableaux de mœurs pour mener une analyse perçante de la société américaine tout en utilisant comme contrepois la vision de l'Irlande, rendue floue par la distance. Il nous présente ainsi les rendez-vous galants entre jeunes Américains des années 1950 et la double morale selon laquelle se déroulent les rapports entre les sexes.

## L'expérience de l'entre-deux

Lorsque Franck retourne en Irlande, à Limerick, la ville de sa famille maternelle et de son enfance, pour rendre visite à sa mère, il se rend compte qu'il fait désormais partie du groupe des émigrés apatrides. Si, en Amérique, il sera toujours considéré comme un Irlandais, et n'aura de cesse de

s'entendre dire : "C'est un accent irlandais que j'entends ?", souvent suivi de quelques questions sur l'Église catholique en Irlande, il est vu comme un Yankee, un riche qui s'est engraisé, quelqu'un qui, d'une certaine manière, a trahi ses compatriotes. McCourt se retrouve pris dans les sables mouvants d'un no man's land solitaire, instable et problématique, sans pouvoir compter sur la complicité de ses compatriotes masculins, qui s'entêtent la plupart du temps à se marier avec des Irlandaises et à mener une authentique vie irlandaise, à la seule exception qu'ils le font 6 000 kilomètres plus à l'ouest.

Nous utiliserons le récit autobiographique de McCourt pour mieux comprendre les dimensions individuelles et collectives de l'expérience de l'immigration ainsi que la complexité des déplacements géographiques, des transitions culturelles et des changements identitaires dérivés de cette expérience. Dans cette perspective, le texte de Frank McCourt nous semble constituer un remarquable exemple de la possibilité d'associer la mémoire personnelle et l'analyse socioculturelle en obtenant une synthèse lucide et même émouvante.

## Brève biographie de Frank McCourt

Frank McCourt est né en 1930 à Brooklyn, le premier d'une famille de sept enfants (trois d'entre eux meurent en bas âge). Ses parents étaient arrivés à New York quelques années plus tôt en quête du rêve américain qu'ils ne connurent finalement jamais : quand Frank a 3 ans, le couple décide, asphyxié par la récession économique post-crack, de retourner dans le Limerick natal d'Angela.

À Limerick, ce qui attend la famille n'est guère meilleur. Là aussi la crise économique se fait sentir et la mère de Frank porte le fardeau d'un mari alcoolique incapable de garder un emploi. Frank et ses frères grandissent sous le joug oppresseur des maîtres d'école cruels et d'une Église catholique

reine et maîtresse de la vie des pauvres. Ils vivent entourés d'une classe moyenne qui les méprise et ils rêvent de retourner au paradis que leurs parents n'auraient jamais dû abandonner : New York. Quand Frank a 11 ans, son père émigre, en suivant l'exemple de beaucoup d'autres, vers une ville industrielle britannique, Coventry, où il trouve immédiatement un travail d'ouvrier. Cependant, il envoie une seule paye à la maison. Ensuite, on ne sait plus rien de lui, sauf qu'il est devenu complètement alcoolique et qu'il vit dans la rue.

Malgré le maigre ou presque inexistant capital culturel familial, Angela oblige Frank, qui s'est montré un brillant étudiant, à achever son éducation élémentaire jusqu'à ses 14 ans, ce qui lui permet de rentrer à la Poste comme distributeur de télégrammes.

Mais Frank a un seul objectif en tête : émigrer à New York. C'est ainsi qu'à 19 ans, ayant économisé suffisamment, il embarque en direction de la terre de la liberté, où il mène son propre rêve américain, un rêve non conventionnel qui ne se fonde pas sur la réussite matérielle mais sur l'enrichissement personnel, et ce, principalement au travers de l'éducation, dans laquelle la lecture, la littérature et la pensée jouent un rôle primordial.

Il commence à travailler comme agent d'entretien dans l'emblématique Hôtel Biltmore. Quand la guerre de Corée éclate, il se fait recruter. Après un entraînement militaire, il est envoyé en Allemagne où il travaille comme secrétaire et où il est ensuite promu caporal. De retour à New York, il profite du programme des vétérans pour s'inscrire à l'université. Pendant plusieurs années, il concilie ses études avec des emplois temporaires d'employé de bureau et d'ouvrier, expériences dont il tirera, quelques années plus tard, d'excellentes et de mordantes chroniques sur la vie nord-américaine.

À l'issue de ses études, il devient professeur de langue anglaise et gravit les échelons petit à petit, passant d'un lycée de formation professionnelle au

très prestigieux lycée Stuyvesant. Il se marie avec Alberta Small, avec laquelle il a une fille, Maggie, dont il divorce après presque vingt ans d'un turbulent mariage. Il se marie deux autres fois, avec la thérapeute Cheryl Ford en 1984, dont il divorce l'année suivante, et, finalement, en 1994 avec Ellen Frey, qui sera sa conjointe jusqu'à sa mort en 2009. Bien qu'il ait écrit de petits textes, surtout pour le théâtre, tout au long de sa vie, ce n'est qu'une fois à la retraite qu'il écrit une série de romans autobiographiques. *Les Cendres d'Angela*<sup>2</sup>, l'autobiographie



© DAVID DUCKWORTH & HENRI BOKILO-BOURSIER, 2014

romancée de son enfance et du début de sa jeunesse, ont été publiées en 1996 et ont reçu le prix Pulitzer en 1997. Ce livre s'est maintenu en tête des best-sellers pendant plus de deux ans, il s'est vendu à plus de 4 millions d'exemplaires, a été traduit en 32 langues et a été adapté au cinéma par Alan Parker. En 1999, Frank McCourt raconte ses péripéties sur le continent américain dans *C'est comment l'Amérique*<sup>3</sup>. En 2005, il publie son dernier livre, *Teacher Man*<sup>4</sup>, dans lequel il parle de son expérience de professeur. Son travail a été largement reconnu.

2. Frank McCourt, *Les Cendres d'Angela*, Paris, Belfond, 1997 (Édition originale anglaise : *Angela's Ashes*, New York, Scribner, 1996).

3. Édition originale anglaise : *Tis*, New York, Scribner, 1999. 4. Frank McCourt, *Teacher Man. A Memoir*, London, Fourth Estate, 2005.



## L'interprétation du récit de l'expérience migratoire

Les romans autobiographiques nous transmettent une expérience vécue, interprétée par les lecteurs comme quelque chose d'authentique et de significatif. Les romans autobiographiques contiennent une vérité narrative qui fait défaut aux données historiques. Comme l'indique la critique littéraire et archiviste Katrione Krowe : *"Il existe une grande fascination quant aux révélations contenues dans les recueils de Mémoires. Le domaine privé de l'expérience personnelle a toujours eu une relation difficile avec les histoires officielles qui se voyaient légitimées, permises et encouragées par l'État et l'Église catholique... Ces Mémoires constituent un courant d'information parallèle aux registres documentaires officiels, qu'ils*

l'essentialisation de ce qui est irlandais (l'alcoolisme, le catholicisme et la pauvreté) agit comme un élément antinomique de ce qui est américain, mais mis au service d'une satire sociale, dans une sorte d'opposition entre barbarie et civilisation.

*complètent par leur promptitude, leur vitalité et leur dynamisme. Le registre officiel peut nous raconter ce qui s'est passé mais il peut rarement nous dire comment les choses ont été ressenties<sup>5</sup>." C'est comment l'Amérique, lu d'un point de vue culturel, se prête à différentes interprétations.*

D'une part, ce roman transmet le sens profond d'un humanisme. Le sentiment d'appartenance à des groupes divers, de solidarité et d'empathie est présent tout au long du roman. McCourt se sent comme un membre supplémentaire de l'ample catégorie des migrants contemporains : *"Regarder Ellis Island et un vieux ferry-boat de bois en train de pourrir entre deux entrepôts me fait songer à tous les gens qui sont passés ici avant moi, avant mon père et ma mère, tous les gens partis d'Irlande pour échapper à la famine, tous les gens de l'Europe entière débarquant ici..."<sup>6</sup>*

McCourt a recours à des stratégies discursives qui mettent l'accent sur l'essentialisme culturaliste. C'est vrai que la contemplation volontairement stéréotypée comme "délimitée", "homogène" et "continue" à travers le temps<sup>7</sup> des traits nationaux et culturels des Irlandais et des Américains imprègne le récit. Les dangers de la catégorisation conduisent à la création de stéréotypes et à l'essentialisation des traits d'une culture, ignorant la diversité et la variété des styles de vie propres à une culture.

L'essentialisation de ce qui est irlandais (l'alcoolisme, le catholicisme et la pauvreté) agit comme un élément antinomique de ce qui est américain, mais mis au service d'une satire sociale, dans une sorte d'opposition entre barbarie et civilisation. Cela fait que les nuances, la pluralité et la diversité se perdent, incluant ainsi les cultures dans une vision monolithique qui, cependant, fonctionne bien comme ressource de fictionnalisation littéraire. McCourt construit, de façon implicite, une forme *light* de critique nationale et culturelle, aussi bien de l'Irlandais que des cultures noires et portoricaines. Cependant, cette perspective ne conduit pas à une interprétation discriminante des autres. Au contraire, la perspective de McCourt soutient un humanisme ouvert et bienveillant.



## Croisement des codes et des clivages culturels

Dans le roman nous trouvons un regard culturel pluriel et complexe. Ce qui est irlandais est lu selon les codes américains et, à l'inverse, l'américain est interprété depuis les catégories irlandaises. Le livre déconstruit et critique partiellement les traditions irlandaises, bien que l'auteur fasse partie de cette tradition culturelle et nationale. Ces perspectives diverses se chevauchent et se contredisent, bien qu'elles reposent dans le fond sur une sorte de déconstruction des identités culturelles choisies : *"J'aimerais être irlandais dès qu'il est question*

5. Cité dans Diarmaid Ferriter, *The Transformation of Ireland, 1900-2000*, London, Profile Books, 2005, p. 665.

6. Frank McCourt, *C'est comment l'Amérique ?*, op. cit., p. 214. 7. Richard Handler, cité par Ascensión Barañano, José García, María Catedra, Marie Devillard (dir.), *Diccionario de relaciones interculturales. Diversidad y globalización*, Madrid, Universidad Complutense, 2007, pp. 119-124.

*de chansons ou de poèmes. J'aimerais être américain quand j'enseigne. J'aimerais être irlando-américain ou américano-irlandais, encore que je sache que je ne puis être deux choses à la fois, même si Scott Fitzgerald a dit que l'intelligence se connaît à la faculté de nourrir simultanément deux pensées contradictoires<sup>8</sup>.*

McCourt met l'accent sur le rôle de la littérature en l'utilisant comme une forme de rédemption qui libère de la solitude et des peines de la vie quotidienne. La littérature et la pensée ont une capacité libératrice. McCourt se sent obligé de faire un certain nombre de choses et de vivre d'une certaine façon, ce qui se manifeste dans sa relation ambivalente avec le style de vie de la classe moyenne nord-américaine, modèle qu'il finit par rejeter à cause de son côté réglé, superficiel et simpliste. Cela met en évidence l'importance de la pensée et de l'imagination personnelles, qui conduisent à une vie plus authentique, dans son cas à travers la lecture, l'écriture et la littérature. Selon cette perspective, le roman constitue un hommage à la lecture et à la pensée, les présentant comme des instruments de libération personnelle et sociale.

La critique sociale n'est pas un élément central du roman, bien qu'elle ne manque pas d'importance. McCourt met plutôt l'accent sur l'idée de liberté. D'une certaine façon, il se sent lié au rêve américain, mais c'est un rêve qu'il redéfinit en code non conventionnel. Les idéaux humanistes de l'apprentissage et de la littérature sont le fil conducteur de la seconde partie du récit, ils correspondent à l'étape où il exerce en tant qu'enseignant dans différentes écoles secondaires de la ville de New York.

## **L** La fictionnalisation de l'expérience migratoire

McCourt raconte des faits réels et vécus à la première personne, mais il applique à sa narration une série de mécanismes de fictionnalisation de la réalité. La sincérité de la narration à la première personne fait que le lecteur voit tout à travers les

yeux de McCourt, qui imprime de la tendresse et de l'humour à tout. Les émotions conflictuelles et les moments les plus dramatiques sont adoucis par cette mise en fiction, qui a recours à l'humour, à l'ironie sans sarcasme et à une tendresse douce sans être trop exagérée. Ainsi, l'auteur utilise souvent l'expression "avoir de sombres nuages en tête" ou des formules semblables<sup>9</sup> quand il se sent submergé par une crise émotionnelle : "C'est à ces moments-là que les nuages noirs voltigent dans ma tête comme des chauves-souris, et j'aimerais pouvoir ouvrir une fenêtre et les libérer<sup>10</sup>."

McCourt, qui pourrait avoir construit un récit mélodramatique et larmoyant centré sur les difficultés de sa vie comme émigrant, rejette tout sentiment négatif et tend sans aucun doute vers une joie de vivre, qui inonde le texte et qui constitue une des raisons de son spectaculaire accueil par le public. Frank, qui a vécu si près de la pure tragédie, de la douleur et de la mort, choisit sans peur la vie et semble, ligne après ligne, se sentir chanceux de pouvoir en profiter. La fictionnalisation filtre, désactive et aide à digérer les émotions douloureuses et conflictuelles. Ses stratégies discursives nous font considérer ou survoler les coups les plus durs de la vie : la première déception amoureuse, la guerre, le racisme, le divorce. Il raconte ces moments de façon sincère et brève et, souvent, il met le point final à l'épisode avec une touche humoristique de type épigrammatique qui libère la tension dramatique accumulée, à travers une métaphore populaire simple et efficace.

Ainsi, Frank déambule dans New York, plongé dans ses pensées, après s'être disputé avec sa petite amie Alberta, qui l'a quitté pour un autre homme : "En fait, je ne sais pas ce que j'aimerais être, et quelle importance, maintenant qu'Alberta est sans doute là-bas à Brooklyn avec son nouvel homme ? Puis, dans la vitrine d'une boutique, j'entrevois ma triste figure et je ris de songer que ma mère aurait appelé ça une tronche

McCourt met l'accent sur le rôle de la littérature en l'utilisant comme une forme de rédemption qui libère de la solitude et des peines de la vie quotidienne.

*d'un pied de long<sup>11</sup>. "Mais rien de tout ça n'a d'importance. Alberta est sûrement dans un petit restaurant italien romantique avec son nouvel homme, et tous deux se sourient à travers le halo de la bougie fichée dans une bouteille de chianti. Il lui explique ce qui est bon dans le menu et, après avoir commandé leur dîner, ils parlent de ce qu'ils feront demain, peut-être cette nuit, et, si je me mets à penser à ça, ma vessie va venir bien près de mon œil<sup>12</sup>."*



### L'humour au cœur de l'écriture

L'humour est l'axe central dans cette fictionnalisation. McCourt vient nous dire qu'il est possible de rire de presque n'importe quelle situation. Ainsi, Frank ne peut pas rester seul avec sa douleur. Par exemple, quand il arrive chez lui, son colocataire, un homme aux aspirations mystiques, ne le laisse pas souffrir. Les pensées noires de notre protagoniste se joignent aux dialogues absurdes de son colocataire, signifiant par là que, même si l'on désire vraiment s'enfermer dans sa propre douleur, la vie continue / "Il part dans des circonlocutions, et la pensée d'Alberta devient si douloureuse que je dois trouver une échappatoire. Je lui dis que je vais sortir. – Oh, tu n'as pas besoin de sortir. Assieds-toi sur le plancher avec la bougie derrière. Regarde le mur. Les ombres. As-tu faim ? – Non. – Attends, et il m'apporte une banane de la cuisine. – Prends ça. La banane est bonne pour toi. – Je n'ai pas envie de banane. – De quoi te pacifier. Tout ce potassium. – Je n'ai pas envie de banane. – Tu as juste l'impression de ne pas avoir envie de banane. Écoute ton corps<sup>13</sup>." McCourt témoigne d'une capacité de synthèse particulière qui lui permet de faire, dans une *recopilatio*, un bref examen de tout ce dont il a souffert et qui se confronte à l'extension de tout ce qui, par opposition, a été vécu. "Je l'implore. J'invoque mon enfance misérable, les maîtres d'école brutaux, la tyrannie de l'Église, mon père qui a préféré le biberon aux bébés, ma mère résignée, gémissant près du feu, mes yeux embrasés, mes dents partant en morceaux, la sordidité de mon appartement, Bill Galetly me tannant

*avec les gens des cavernes platoniciennes et l'Évangile selon saint Jean, mes dures journées au lycée d'enseignement professionnel et technique McKee...<sup>14</sup>"*

Il utilise tout au long du texte des figures rhétoriques de facture populaire qui font sourire le lecteur. On remarquera surtout ses comparaisons et ses métaphores : "Ils peuvent se permettre de sourire car ils ont tous des dents si éblouissantes que, s'ils les faisaient tomber dans la neige, elles seraient perdues pour toujours<sup>15</sup>." "Mais je me demande bien comment je pourrais décrocher un diplôme universitaire et me hausser dans le monde sans aucun brevet d'études secondaires et deux yeux ressemblant, d'après ce que chacun me dit, à des trous de pisse dans la neige<sup>16</sup>."



### Une critique sociale subtile et efficace

Parallèlement à ce qui est narré, nous devons prendre en compte aussi ce qui est passé sous silence, c'est-à-dire la valeur de tout ce que McCourt a préféré taire dans sa narration et dont il n'a donné aucune information, comme son deuxième et son troisième mariages. En plus des mots, nous sentons le poids du silence, aussi révélateur que ceux-ci.

McCourt ne fait pas seulement une chronique de sa propre existence mais il trace également celle de l'Amérique du Nord de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle et de ses groupes sociaux. Il témoigne de son passage dans divers "habitats" de l'écosystème américain : le milieu des Portoricains, des Noirs, des dockers, de l'armée, des étudiants insouciantes et joyeux de l'université de New York, de la petite bourgeoisie... À travers ces études de mœurs admirablement décrites, on peut réaliser une critique sociale pointue sans qu'elle soit abusive, qui met à nu les engrenages souvent superficiels qui dirigent la vie de la classe moyenne nord-américaine : "Alberta reproduit la routine qu'observe sa grand-mère dans le Rhode Island. Chaque samedi, on fait le café, on fume une cigarette, on met des bigoudis roses dans ses cheveux, on va au supermarché, on

passer une grosse commande, on emplit le réfrigérateur, on emporte le linge sale à la laverie et on attend qu'il soit nettoyé et prêt à être plié... Le dimanche, on fait la grasse matinée, on prend un déjeuner copieux, on lit le journal, on va fouiner chez les antiquaires d'Atlantic Avenue, on rentre, on prépare les cours pour la semaine, on corrige des copies, on fait un grand dîner, on prend un verre, on corrige d'autres copies, on prend le thé, on fume une cigarette, on va au lit<sup>17</sup>." Ses camarades de classe de l'université, enfants de familles aisées, se permettent de tuer le temps en parlant de l'existence humaine dans la cafétéria universitaire. Apparemment engagés vis-à-vis de la société, ils sont en réalité totalement étrangers à l'existence d'autres mondes moins agréables bien que si proches et tangibles, comme Frank lui-même, qui les écoute parler en silence : "Quand les étudiants ne sont pas à causer de leurs moyennes, ils discutent du sens de chaque chose, la vie, l'existence de Dieu, la terrible situation du monde, et on ne sait jamais quand quelqu'un va lâcher le grand mot, 'existentialisme', qui donne à chacun l'air sérieux et profond. Ils peuvent être en train d'évoquer leur vocation de docteur ou d'avocat quand soudain l'un d'eux lève les bras au ciel et déclare que tout est absurde, que la seule personne au monde qui soit sensée est Albert Camus qui dit que l'acte quotidien le plus important consiste à décider de ne pas se suicider<sup>18</sup>." Franck ne se veut pas juge moral absolu, mais il aborde l'ironie de la situation d'une façon subtile. Les étudiants aisés passent des heures à discuter de l'absurdité de la vie, alors que Frank, pour qui les choses sont trop difficiles pour lui laisser le temps de s'asseoir et de bavarder pendant des heures, est occupé à vivre : la théorisation est le luxe de la classe moyenne.



## Conclusion

Le récit de McCourt (en même temps essai réflexif, roman fictionnel et autobiographie) constitue un précieux témoignage de la richesse de l'expérience migratoire. Écrit d'une façon personnelle et sincère,

il parvient à la fois à émouvoir le lecteur et à mettre en perspective les migrations contemporaines, en incluant des sujets classiques de l'anthropologie culturelle tels que la description culturelle, les processus de déviance et de marginalisation sociale, le changement culturel, l'analyse de rôles, les valeurs et la socialisation.

La mobilisation des autobiographies et des récits de vie de migrations et de la diversité culturelle remplit différentes fonctions. Comme dans d'autres cas, le récit de McCourt peut aider à développer la sensibilisation et la connaissance des processus migratoires et les dynamiques complexes du changement socioculturel et identitaire. Les histoires de vie des migrants et de leurs communautés (familles, groupes générationnels) favorisent une meilleure compréhension du point de vue des autres, réduisent l'ethnocentrisme et augmentent la tolérance<sup>19</sup>.

La possibilité de comparer différents contextes, cadres sociaux et temporalités (sociétés d'origine et d'accueil ; générations qui se trouvent en différents moments du cycle de vie ; groupes ethniques et culturels différents ayant émigré dans le même pays ; comparaison du même groupe culturel d'un point de vue diachronique) stimule un regard complexe sur la diversité culturelle<sup>20</sup>. Dans ce contexte, McCourt rend un hommage tendre et drôle à son Irlande natale, à ses parents, à toute la tradition qui lui a donné une identité, et aussi à l'Amérique qui l'accueille, en en profitant pour se faire entendre au nom de tous les autres collectifs déniés (les Noirs, les Portoricains...).

McCourt fait l'éloge de la diversité et de la solidarité, il assure que tout être humain est libre et capable d'arriver à ses fins à la condition d'avoir une pensée indépendante et, par-dessus tout, il compose un chant à la joie de vivre. Les migrations et l'interculturel constituent des terrains privilégiés des temps nouveaux. À l'instar d'autres récits autobiographiques, celui de Frank McCourt contribue à développer un humanisme cosmopolite, tolérant et solidaire. ■

17. *Ibid.*, pp. 404-405. 18. *Ibid.*, p. 237. 19. Catherine Delcroix, *Ombres et lumières de la famille Nour. Comment certains résistent à la précarité*, Paris, Payot & Rivages, 2005. 20. José González-Monteagudo, "Histoires de vie et diversité culturelle : une introduction", in Gerald Schlemminger, Birte Egloff (dir.), "Récits de vie : au-delà des frontières", in *Revue Synergies. Pays germanophones*, n° 3, 2010, pp. 17-26.